

Stefan Zweig, *Montaigne*. Traduit de l'allemand par Corinna Gepner. Ed. présentée par Olivier Philipponnat. Paris 2019 (Le Livre de poche)

Chapitre 1

Il est quelques rares écrivains accessibles à tout âge et à toute époque de la vie – Homère, Shakespeare, Goethe, Balzac, Tolstoï – et d'autres qui ne dévoilent toute leur portée qu'à un certain moment. Montaigne est de ceux-là. Trop jeune, on ne peut pas vraiment l'apprécier, il faut de l'expérience, avoir connu des déceptions, et ce sont les générations comme la nôtre, projetées par le destin dans un monde en proie à un bouleversement cataclysmique, qui tirent le plus de profit de son inflexible liberté de pensée. Seul celui qui est contraint de vivre, l'âme ébranlée, une époque de guerre, de violence et d'idéologies tyranniques menaçant l'individu dans son existence et sa substance la plus précieuse, à savoir sa liberté, seul celui-là sait combien de courage, de probité et de détermination sont nécessaires pour demeurer fidèle à son moi le plus intime en des temps où les masses sont prises de folie. Seul celui-là sait qu'il n'est rien de plus difficile et de plus problématique que de garder intacte son indépendance spirituelle et morale face à une catastrophe générale. Il faut avoir douté et désespéré de la raison, de la dignité de l'humanité pour pouvoir célébrer l'exploit de celui qui parvient à rester debout dans le chaos du monde.

J'ai pu moi-même constater que seules l'expérience et l'épreuve permettent d'apprécier à leur juste valeur la sagesse et la grandeur de Montaigne. Lorsque à l'âge de vingt ans j'ai ouvert pour la première fois ses *Essais*, l'ouvrage dans lequel il nous fait légataires de lui-même, je dois dire que je n'ai pas su quoi en faire. Je possédais suffisamment de sens littéraire pour pouvoir reconnaître qu'il y avait là une personnalité intéressante, un individu agréable voyant particulièrement juste et loin, et un artiste capable de donner à chaque phrase et à chaque mot son empreinte personnelle. Cependant mon plaisir restait un plaisir littéraire, d'amateur de belles antiquités ; il manquait l'étincelle intérieure de l'enthousiasme passionné, la transmission électrique entre les âmes. Le thème des *Essais*, déjà, me paraissait passablement absurde et, pour la plus grande part, je ne voyais pas de lien possible entre l'ouvrage et moi-même. Que m'importaient à moi, jeune homme du XXe siècle, les vastes digressions du *Sieur de Montaigne*^{*1} sur la *Cérémonie de l'entrevue des rois** ou ses *Considérations sur Cicéron**? Qu'il me semblait scolaire et démodé ce français déjà fortement patiné par le temps, de surcroît truffé de citations latines. Et même sa sagesse indulgente et tempérée n'éveillait rien en moi. Elle venait trop tôt. Car à quoi pouvait me servir l'intelligente exhortation de Montaigne à ne pas faire preuve d'ambition, à ne pas s'engager dans le monde extérieur avec trop de passion ? Que pouvait signifier son appel apaisant à la tempérance et à la tolérance pour un âge impétueux qui refuse qu'on lui ôte ses illusions ou qu'on le calme, et souhaite juste, de manière inconsciente, voir confortée son impulsion vitale ? La

¹ Les mots en italique suivi d'un asterisque * sont en français dans le texte.

jeunesse, par nature, n'a pas envie qu'on lui recommande la douceur et le scepticisme. Le moindre doute se transforme en frein, elle a besoin de foi et d'idéaux pour donner libre cours à son élan intérieur. Et, pourvu qu'elle y trouve une aiguillon, elle préférera la chimère la plus absurde, la plus extrême, à une sagesse sublime qui amoindrit sa volonté.

Et puis cette liberté individuelle dont Montaigne est devenu à tout jamais le héraut le plus résolu, nous semblait-elle avoir encore besoin d'être défendue avec autant d'obstination en 1900 ? Tout cela n'était-il pas désormais une évidence, une propriété garantie par la loi et la coutume, d'une humanité depuis longtemps émancipée de la dictature et de l'esclavage ? Part évidente de nous-mêmes, comme le souffle de nos lèvres, la pulsation de nos cœurs, tel nous apparaissait le droit de vivre, de penser par soi-même et de l'exprimer sans contrainte dans nos paroles et nos écrits. Le monde nous était ouvert, avec tous ses pays, nous n'étions pas prisonniers d'un Etat, assujettis au service de l'armée, asservis à l'arbitraire d'idéologies tyranniques. Nul ne courait le risque d'être proscrit, exilé, incarcéré, expulsé. Aux yeux de notre génération, Montaigne semblait secouer des chaînes que nous pensions brisées de longue date, sans soupçonner que le destin nous en forgeait déjà de nouvelles, plus dures et plus cruelles que jamais. Nous honorions et respectons donc son combat pour la liberté spirituelle comme un combat historique devenu pour nous superflu et sans intérêt. [...]

Par conséquent, pour que nous puissions appréhender l'art et la sagesse de vivre de Montaigne, comprendre que la lutte qu'il menait en faveur du *soi-même** était indispensable à notre univers spirituel, il fallait que survienne une situation similaire à celle qu'il avait connue. Il nous fallait nous aussi vivre une de ces effroyables rechutes du monde succédant à l'une de ses avancées les plus magnifiques. Il nous fallait être chassés à coups de fouet de nos espoirs, expériences, attentes et enthousiasmes jusqu'au point où l'on ne fait plus que défendre son moi dans sa nudité, son existence dans ce qu'elle a d'unique et d'irremplaçable. C'est dans cette fraternité de destins que Montaigne est devenu pour moi le secours, le consolateur et l'ami indispensable, car quelle ressemblance désespérante entre son sort et le nôtre ! Lorsque naît Michel de Montaigne, un grand espoir commence à s'éteindre, un espoir analogue à celui que nous avons connu au début de notre siècle : l'espoir que le monde allait s'humaniser. En l'espace d'une seule génération, la Renaissance avait apporté à l'humanité, par ses artistes, ses peintres, ses écrivains, ses savants, une beauté d'une perfection inédite. Un siècle – non, des siècles parurent éclore au cours desquels la force créatrice rapprochait l'existence sombre et chaotique du divin par paliers, par vagues. [...] Et, nouveau prodige : en même temps que celui de l'esprit, le monde terrestre s'ouvrait à des perspectives insoupçonnées. De l'océan jusque-là infranchissable émergeaient de nouveaux rivages, de nouveaux pays, un continent gigantesque pouvant accueillir de multiples générations. Le sang du commerce circulait plus vite, les richesses affluaient sur la vieille terre d'Europe et créaient du luxe, lequel produisait à son tour édifices, tableaux et statues -un monde embelli, spiritualisé. Or chaque fois que l'espace s'élargit, l'âme s'étend. De même qu'à

notre tournant du siècle où l'espace s'est une nouvelle fois formidablement dilaté grâce à la conquête de l'éther par l'avion et au survol invisible des pays par la parole, où la physique et la chimie, la technique et la science ont arraché progressivement ses secrets à la nature et mis leurs forces au service des hommes, un espoir indicible animait l'humanité, déjà si souvent déçue, et des milliers d'âmes répondaient au cri d'allégresse d'Ulrich von Hutten² : « Quel plaisir que de vivre ! »

Mais chaque fois que la vague monte trop haut et trop vite, elle retombe avec d'autant plus de violence. Et de même qu'à notre époque ce sont justement les acquisitions nouvelles, les prodiges de la technique qui deviennent les facteurs de destruction les plus effroyables, de même ce sont des éléments de la Renaissance et de l'humanisme que l'on pouvait croire bénéfiques qui se métamorphosent en poison mortel ! La Réforme, qui rêvait d'inspirer à l'Europe un nouvel esprit du christianisme, engendre la barbarie sans précédent des guerres de Religion ; au lieu de la culture l'imprimerie diffuse le *furor theologicus*, au lieu de l'humanisme c'est l'intolérance qui triomphe. Dans toute l'Europe, les pays se déchirent intérieurement dans des guerres civiles meurtrières, pendant que dans le Nouveau Monde la bestialité des conquistadors se déchaîne avec une cruauté inégalée. L'époque de Raphaël et de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Dürer et d'Érasme en revient aux forfaits d'un Attila, d'un Gengis Khan, d'un Tamerlan. Être témoin, sans rien pouvoir faire, de cette horrible rechute dans la bestialité, d'un de ces accès de démence de l'humanité comme nous en vivons aujourd'hui, et cela en dépit d'une vigilance intellectuelle sans faille et d'une profonde pitié : voilà la véritable tragédie que connut Montaigne au cours de son existence. La paix, la raison, l'esprit de conciliation, toutes ces forces spirituelles de haute volée auxquelles son âme s'était vouée, il ne les a pas vues un seul instant à l'œuvre dans son pays, dans son monde. Au premier regard qu'il jette sur cette époque de même qu'au moment des adieux, il se détourne avec horreur – comme nous – du pandémonium de rage et de haine qui déshonore, qui détruit sa patrie et l'humanité. [...]

Aux époques où les plus hautes valeurs de la vie, où notre paix, notre indépendance, nos droits innés, tout ce qui rend notre existence plus pure, plus belle, plus légitime, sont sacrifiés à la folie d'une dizaine de fanatiques et d'idéologues, tous les problèmes se réduisent à un seul et unique pour l'homme qui ne veut pas perdre son humanité : comment puis-je rester libre ? Comment puis-je préserver, en dépit des menaces et des dangers, un esprit clair et intègre au sein de la rage des partis, comment garder intacte l'humanité au cœur de la bestialité ? Comment me soustraire aux exigences tyranniques que l'État, l'Église ou la politique veulent à toute force m'imposer ? Comment puis-je refuser d'aller, dans mes paroles ou mes actes, au-delà de ce que souhaite intimement mon moi ? Comment puis-je protéger cette parcelle unique et singulière de mon moi contre l'ajustement au règlement, à une norme décrétée de l'extérieur ? Comment préserver mon âme et sa matière qui

² Humaniste et réformateur allemand (1488-1523).

m'est propre, mon corps, ma santé, mes pensées, mes sentiments du risque d'être sacrifiés à un délire et à des intérêts qui me sont étrangers ?

C'est à ces questions, et à elles seules, que Montaigne a consacré sa vie et son énergie. C'est au nom de cette liberté qu'il s'est observé, examiné, scruté et réprimandé dans le moindre de ses mouvements et de ses sentiments. Et cette quête du salut spirituel, de la sauvegarde de la liberté en une époque d'asservissement général aux idéologies et aux partis nous le rend aujourd'hui plus proche, tel un frère, que tout autre artiste. Si nous lui vouons un respect et un amour bien supérieurs, c'est qu'il a, comme nul autre, cultivé cet art suprême de la vie qui consiste à *rester soi-même**.

D'autres époques, plus paisibles, ont étudié l'héritage littéraire, moral, psychologique de Montaigne d'un point de vue différent ; elles ont sagement débattu pour savoir s'il était sceptique ou chrétien, épicurien ou stoïcien, philosophe ou amuseur, écrivain ou juste dilettante génial. [...]. Pour ma part, toutefois, il n'y a qu'une chose qui me touche et m'intéresse chez lui à l'heure actuelle : la façon dont il s'est libéré intérieurement à une époque similaire à la nôtre et la possibilité, en le lisant, de nous affermir par son exemple. Je le vois comme le patriarche, le saint patron et l'ami de tout *homme libre** sur terre, comme le meilleur pédagogue de cette science nouvelle et pourtant éternelle qui apprend à se préserver soi-même, envers et contre tout. Peu d'hommes sur terre ont lutté avec plus de sincérité et d'acharnement pour éviter à leur moi intime, à leur *essence**, de se mêler à la trouble et vénéreuse écume de la fièvre de leur époque et d'en subir l'influence, et rares ceux qui ont réussi à protéger à tout jamais leur moi intime des atteintes de leur temps.

[...] En se préservant et en se décrivant, il a préservé en lui l'homme en tant que tel, l'homme dans son essence et son intemporalité. Et alors que tout le reste, traités théologiques et digressions philosophiques de son siècle, nous apparaît étranger et dépassé, il est notre contemporain, l'homme d'aujourd'hui et de toujours, et son combat est demeuré le plus actuel de tous. Cent fois, quand on ouvre Montaigne, page après page, on a ce sentiment : *nostra res agitur*³. Le sentiment qu'ici, ce qui constitue l'inquiétude la plus intime de mon âme en ce siècle a été pensé bien mieux que je ne pourrais le dire moi-même. Ici, il y a un « tu » dans lequel mon « je » se reflète; ici, la distance qui sépare les époques se trouve abolie. Je ne suis pas avec un livre, je ne suis pas avec de la littérature, de la philosophie, mais avec un homme dont je suis le frère, un homme qui me conseille, me reconforte, un homme que je comprends et qui me comprend. [...] Ce n'est pas le maire de Bordeaux qui me rend visite, ni l'écrivain. C'est un ami venu me prodiguer ses conseils et parler de lui. [...]

³ Cela nous concerne. C'est de nous qu'il s'agit.

Chapitre 7

La défense de la citadelle

Dans toute l'œuvre de Montaigne je n'ai trouvé qu'une seule formule, qu'une seule affirmation sans réplique : « *La plus grande chose au monde est savoir être à soi.** » Ce n'est pas la position sociale, le privilège du sang, du talent qui font la noblesse d'un homme, mais sa capacité de préserver sa personnalité et de vivre sa propre vie. Aussi l'art suprême, aux yeux de Montaigne, est-il la conservation de soi : « *Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres⁴* » Et personne ne l'a mieux pratiquée que lui. Cela pourrait apparaître comme une exigence modeste, car peut-on imaginer plus naturel à première vue que de se sentir enclin à rester soi-même, à mener sa vie suivant « sa disposition naturelle ». Mais en réalité, quand on y regarde de plus près, il n'y a rien de plus difficile.

Pour être libre, on ne doit pas être retenu par des responsabilités, on ne doit pas être contraint, or nous sommes contraints, par l'Etat, par la collectivité, par la famille ; les pensées sont assujetties à la langue que nous parlons ; l'homme isolé, complètement libre, est une chimère. On ne vit pas dans le vide. Consciemment ou non, nous sommes par l'éducation esclaves des coutumes, de la religion, des opinions ; nous respirons l'air de notre époque.

Rompre avec tout cela est impossible. Montaigne le sait, lui qui a rempli ses devoirs à l'égard de l'Etat, de la famille, de la société, qui, extérieurement du moins, s'est plié fidèlement aux obligations religieuses, qui a pratiqué la sociabilité. Ce que Montaigne recherche pour lui-même, c'est une frontière. Nous ne devons pas nous donner, nous devons juste nous « prêter ». « Il faut ménager la liberté de notre âme, et ne l'hypothéquer qu'aux occasions justes.⁵ » Nous n'avons pas besoin de nous éloigner du monde, de nous retirer dans une cellule. Cependant nous devons établir une distinction : nous pouvons aimer telle ou telle chose, mais ne nous « unir en mariage » qu'avec nous-mêmes. Montaigne ne rejette pas tout ce que nous avons de passions ou de désirs. Au contraire, il nous conseille toujours de profiter autant que nous le pouvons, c'est un homme d'ici-bas, qui ne connaît pas de restrictions ; celui qui prend plaisir à la politique, qu'il fasse de la politique ; qui aime les livres, qu'il en lise ; qui aime la chasse doit chasser ; qui aime sa maison, les terres, l'argent, les choses, qu'il s'y adonne. Mais plus important que tout : on doit prendre autant qu'on le souhaite sans se laisser prendre par les choses. « Au ménage, à l'étude, à la chasse, et tout autre exercice, il faut donner jusques aux dernières limites du plaisir ; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mêler parmi⁶. » On ne doit pas se laisser entraîner par le sens du devoir, par la passion, par l'ambition au-delà du point où l'on voulait, ou l'on veut aller, on doit sans relâche examiner ce que

⁴ *Essais*, I, XXVI, p. 282.

⁵ *Essais*, III, X, p. 354.

⁶ *Essais*, I, XXXVIII, p. 424.

valent les choses et ne pas les surestimer ; s'arrêter là où s'arrête le plaisir. Rester en éveil, ne pas s'engager, ne pas devenir esclave, être libre.

Cependant Montaigne n'édicte pas de règles. Il ne fait que montrer comment lui-même s'efforce sans relâche de se libérer de ce qui l'entrave, le gêne et le limite. On pourrait essayer d'en dresser une liste :

Être libre de l'orgueil et de la vanité, ce qui est peut-être le plus difficile.

Ne pas être présomptueux.

Être libre de la crainte et de l'espoir, de la croyance et de la superstition. Libéré des certitudes et des partis.

Être libre des habitudes : « [L] 'usage nous dérobe le vrai visage des choses⁷ ».

Être libre des ambitions et de toute forme de convoitise : la réputation et la gloire sont « la plus inutile, vaine et fausse monnaie, qui soit en notre usage⁸ ».

Libre de la famille et de l'entourage. Libre du fanatisme : chaque pays croit posséder la plus parfaite religion et être en tout le meilleur. Libre du destin. Nous sommes ses maîtres. Nous donnons aux choses des couleurs et un visage.

Et la dernière liberté : à l'égard de la mort. La vie dépend de la volonté d'autrui, la mort, de la nôtre : « *La plus volontaire mort est la plus belle* * . »

On a voulu le voir comme l'homme qui se détache de tout, n'a pas de liens, vit dans le vide et doute de tout. C'est également ainsi que Pascal l'a dépeint. Rien n'est plus faux. Montaigne a un amour incommensurable de la vie. Il n'avait qu'une seule peur, celle de la mort. Et dans la vie, il aime les choses comme elles sont. « [I]l n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité même, rien ne s'est ingéré en cet univers, qui n'y tienne place opportune⁹ ». Il aime la laideur parce qu'elle rend visible la beauté, le vice parce qu'il fait ressortir la vertu, la bêtise et le crime. Tout est bien et Dieu bénit la diversité. Ce que lui dit l'homme le plus simple a de l'importance, en ouvrant les yeux on peut apprendre du plus sot, de l'analphabète plus que de l'érudit. Il aime l'âme « à divers étages, qui sache et se tendre et se démonter : qui soit bien partout où sa fortune la porte : qui puisse deviser avec son voisin, de son bâtiment, de sa chasse et de sa querelle : entretenir avec plaisir un charpentier et un jardinier¹⁰ ».

Il n'y a qu'une seule chose qui soit erronée et criminelle : vouloir enfermer ce monde si divers dans des doctrines et des systèmes ; il est erroné de détourner autrui de sa liberté de juger, de ce qu'il veut vraiment et de lui imposer ce qui lui est étranger. Ceux-là n'ont pas de respect pour la liberté et Montaigne n'a rien tant haï que la *frénésie**, la rage des dictateurs de l'esprit qui veulent avec une arrogance insolente faire de leurs « nouveautés » l'unique, l'irréfutable vérité de ce monde et qui se soucient peu que des centaines de milliers de personnes périssent pourvu qu'ils aient raison.

Aussi l'attitude de Montaigne, comme celle de tout penseur libre, le conduit-elle à la tolérance. Celui qui veut penser librement accorde à chacun le droit d'en faire

⁷ *Essais*, I, XXII, p. 212.

⁸ *Ibid.*, I, XXXVIII, p. 417.

⁹ *Ibid.*, III, I, p.8-9.

¹⁰ *Essais*, III, III, p. 60.

autant, et personne n'a eu plus de respect que lui pour ce principe. Il ne recule pas devant les cannibales, ces Brésiliens dont il a rencontré un représentant à Rouen, parce qu'ils ont consommé de la chair humaine. Il affirme tranquillement qu'il trouve cela bien moins grave que de torturer et de martyriser des hommes vivants. Il ne récuse pas d'emblée une croyance, une opinion, son jugement n'est pas troublé par quelque préjugé que ce soit. « Je n'ai point cette erreur commune, de juger d'un autre selon que je suis¹¹ ». Il met en garde contre la brutalité et la violence qui, plus que tout, peuvent gêner et rendre insensible une âme en soi bien faite.

Il est important de le voir, parce que c'est la preuve que l'homme peut toujours être libre – à toute époque. Quand Calvin se montre partisan des procès en sorcellerie et fait lentement périr par le feu un de ses adversaires, quand Torquemada envoie des centaines de personnes sur le bûcher, leurs thuriféraires les excusent en prétendant qu'ils ne pouvaient agir autrement, qu'il est impossible de se soustraire complètement aux façons de voir de son temps. Or l'humain est immuable. Il y a toujours eu des humanistes à l'époque des fanatiques, du *Marteau des sorcières*¹², de *la Chambre ardente** et de l'Inquisition, et rien de tout cela n'a, à aucun moment, troublé la clarté d'esprit et l'humanité d'un Erasme, d'un Montaigne, d'un Castellion. Et tandis que les autres, les professeurs de la Sorbonne, les conciles, les légats, les Zwingli, les Calvin proclament : « Nous connaissons la vérité », lui s'interroge : « Que sais-je ? » Tandis qu'ils veulent imposer le : « Voilà comment vous devez vivre ! » en usant du supplice de la roue et du bannissement, il donne pour conseil : « Pensez vos propres pensées, non les miennes ! Vivez votre vie ! Ne me suivez pas aveuglément, restez libres ! »

En pensant librement soi-même, on honore toute la liberté sur terre.

¹¹ *Essais*, I, XXXVII, p. 396.

¹² Ce traité, écrit par deux dominicains allemands vers 1486, a servi dans la chasse aux sorcières qui commence à cette époque-là.